



HAL
open science

Compte-rendu de: Alain Cottereau & Mokhtar Mohatar
Marzok, Une famille andalouse. Ethnocomptabilité
d'une économie invisible, Paris, Bouchène, 2012, 354 p.
(" Intérieurs du Maghreb ")

Anthony Pecqueux

► To cite this version:

Anthony Pecqueux. Compte-rendu de: Alain Cottereau & Mokhtar Mohatar Marzok, Une famille andalouse. Ethnocomptabilité d'une économie invisible, Paris, Bouchène, 2012, 354 p. (" Intérieurs du Maghreb "). L'Homme - Revue française d'anthropologie, 2014, 210, pp.177-181. hal-00995912

HAL Id: hal-00995912

<https://hal.science/hal-00995912>

Submitted on 25 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Manuscrit auteur ; pour le texte et la pagination exactes, se référer à : Anthony Pecqueux, « Compte-rendu de : Alain Cottureau & Mokhtar Mohatar Marzok, *Une famille andalouse. Ethnocomptabilité d'une économie invisible*, Paris, Bouchène, 2012, 354 p. (« Intérieurs du Maghreb ») », *L'Homme* n° 210, 2014, p. 177-181.

LES PHILOSOPHIES de l'ordinaire ont contribué à faire figurer ces petits riens qui alimentent notre quotidien, et auxquels nous tenons, au centre des préoccupations des sciences humaines et sociales. Dans cette perspective, elles revendiquent le fait que la notion d'importance est affaire de perception, d'attention au détail : « Comment recouvrer alors cette vie ordinaire fuyante, savoir ce qui est important sans se focaliser sur le seul pertinent ? »¹. Une telle interrogation ouvre de nombreux champs d'investigation, dans lesquels l'anthropologie s'imisce occasionnellement, à l'instar des travaux d'Albert Piette². Le présent ouvrage, signé par le sociologue Alain Cottureau et par l'anthropologue Mokhtar Mohatar Marzok (CEMS-EHESS), s'engouffre à son tour dans cette brèche, au moyen d'une enquête ethnographique singulière et inédite, qui mêle inventivité méthodologique et acuité dans sa posture théorique.

Cette posture relève d'une sorte de « phénoménologie ethnographique », au sens que donne John L. Austin à sa philosophie du langage ordinaire : « ce que nous dirions quand » (ou « quels mots employer dans quelles situations »)³ pourrait être ici remplacé par « ce que nous évaluerions quand... » nous agissons au quotidien. En effet, Cottureau et Marzok s'emploient à répertorier et à quantifier au jour le jour la plupart des aspects du mode de vie d'une famille andalouse d'origine marocaine. Véritable ethnographie de l'évaluation, l'enquête est qualifiée par ses auteurs d'« ethnocomptabilité », c'est-à-dire de « prise en compte de ce qui est pris en compte » (p. 14), ce qui induit d'interpréter de plusieurs façons cette même question : « qu'est-ce qui compte dans la vie ? » (p. 7). Un premier sens a trait à ce qui est important ; un deuxième, au passif, concerne la manière dont les enquêtés se sentent considérés ; un dernier, enfin, correspond au décompte objectif et à vocation exhaustive des ressources (biens possédés, dépenses, entrées d'argent, etc.)⁴.

L'enquête s'est donc portée sur une famille⁵ issue de l'immigration et vivant en Andalousie. Les parents, Mohammed et Fatima (50 et 42 ans) sont berbères, originaires de la région du Rif, tandis que leurs quatre enfants (tous scolarisés, entre 5 et 13 ans) sont nés en Espagne. Mohammed exerce une activité précaire de commerce ambulancier sur les marchés (articles en cuir l'hiver, pour les touristes l'été). De son côté, Fatima ne travaille pas, mais participe activement à l'économie domestique : concrètement, en effectuant de menus travaux de couture, garde d'enfants, ménages...⁶, mais également de façon moins tangible, grâce à sa science des « bons plans » qui lui permet de faire faire des économies au foyer en limitant les dépenses (alimentaires, vestimentaires, etc.) – par exemple, en obtenant toujours un bon prix lorsqu'elle réalise un achat parce qu'elle connaît tous les autres prix de référence possibles dans le reste de la ville pour le même produit (p. 278). Ces ressources informelles expliquent en grande partie l'écart entre les revenus monétaires du foyer (1175 euros par mois) – soit en dessous du seuil statistique espagnol de pauvreté pour un tel ménage (environ 1500 euros) – et ceux effectivement identifiés par l'enquête (1700 euros par mois).

La recherche en elle-même s'est déroulée en trois temps. Une première phase, d'une durée de trois semaines, a consisté en une période d'immersion dans la vie quotidienne de la famille : Mokhtar Marzok, parent éloigné et originaire du même village marocain, a en effet choisi de vivre avec eux et donc de mener son enquête en en étant partie prenante. Ajoutée à l'analyse distanciée d'Alain Cottureau, à qui il communiquait ses notes de terrain quotidiennement par contacts téléphoniques, cette approche leur permet de rédiger de concert le journal d'enquête qui forme la première partie du livre. La deuxième phase réside dans la reconstitution

statistique de toute la comptabilité familiale. Toutes ces données, qu'elles concernent le chiffrage en euros des dépenses, l'estimation en temps de la répartition des activités de chacun, ou même la valeur nutritive des repas, sont restituées sous forme de tableaux très détaillés (qui composent la deuxième partie du livre), élaborés par les deux enquêteurs, puis discutés et révisés avec Mohammed et Fatima (voir le chapitre V : « L'évaluation des comptes avec la famille »). Enfin, la troisième phase comprend un séjour d'Alain Cottereau et Mokhtar Marzok dans le village d'origine des parents, qui leur permet cette fois de comparer les récits de vie et leur évaluation telle que formulée d'un continent à l'autre : qu'est-ce qu'une vie réussie pour ceux qui ont fait l'expérience de la migration et/ou pour ceux restés au village ?

Outre l'économie (« invisible » plutôt que « souterraine », selon le parti pris des auteurs), la subtilité de cet ouvrage novateur est de pouvoir concerner, du fait des matériaux collectés, de nombreux domaines de l'anthropologie : famille, migration, travail, religion, vie ordinaire, ethnographie... Par cette analyse transversale des données, les auteurs montrent que cette famille issue de l'immigration est, sous ses aspects essentiels, devenue une famille andalouse, à savoir : le rythme familial (sommeil, repas, etc.) ; le modèle familial fondé sur la « parentalité conjointe », partagé à la fois par Fatima (un mari « co-responsable » est le premier critère d'évaluation du « bon mari » dans les discussions entre femmes, p. 322) et par Mohammed (parmi les sujets de conversation privilégiés des hommes figure le partage des soucis d'éducation, qui peut dès lors devenir un moteur de sociabilité, p. 330) ; ou encore le modèle alimentaire, qui s'inspire à la fois de la *olla* espagnole et du *tajine* marocain, voire de la poule-au-pot (pp. 268 *sqq.*), c'est-à-dire de plats mijotés, aux hautes qualités nutritives et économiques car occasionnant moins de déchets que pour les autres modes de cuisson (plus généralement, l'alimentation familiale se rattache au régime méditerranéen, plus proche des recommandations de l'OMS que les habitudes occidentales)⁷. Qualifier cette famille d'« andalouse » est séduisant tout autant scientifiquement que politiquement. À ce titre les pages finales sont particulièrement bienvenues et convaincantes – celles notamment sur le regroupement et les rencontres autour de la mosquée qui fonctionne comme un lieu de solidarités extra-diasporiques –, puisqu'elles contredisent les pensées paresseuses sur le « communautarisme » (pp. 331-334). Sans vouloir réduire le scientifique au politique, cela rappelle combien toute pratique scientifique s'adosse (plus ou moins consciemment) à des convictions politiques, qu'il ne s'agit pas de brandir tels des étendards, mais dont il faut pouvoir prouver empiriquement le bien-fondé de leurs liens avec les analyses produites. De ce point de vue encore l'ouvrage de Cottereau et Marzok est des plus réussis.

Cette « politique scientifique » se ressent également dans le type d'ethnographie mis en œuvre, en l'occurrence ce que l'on pourrait appeler, selon la belle formule d'Isaac Joseph, une « ethnographie coopérative »⁸. Dès la phase d'immersion (et plus encore lors de celle de confrontation des tableaux de compte), le rôle des membres de la famille a largement débordé celui d'objet d'étude pour s'étendre à celui de véritables collaborateurs de l'enquête. Ne serait-ce que parce que compter, calculer au jour le jour, avec le souci du détail qu'ont les auteurs, ne peut se faire sans la participation des acteurs eux-mêmes. Un objet matérialise cette coopération active : une balance, offerte à la famille par Mokhtar Marzok, devient rapidement un efficace instrument d'enquête partagé avec Fatima et les enfants pour peser et donc compter au plus juste les denrées effectivement consommées (p. 48). Et cette coopération enquêteur/enquêté a particulièrement bien fonctionné, au point que les enfants qui mangent une glace à l'insu des parents le signalent pourtant à l'ethnographe pour ses comptes (p. 267), ou encore au point que les parents eux-mêmes peuvent s'appuyer sur les comptes objectifs de l'ethnographe pour défendre leurs arguments lors d'une discussion familiale (p. 116, alors qu'il est question d'évaluer le manque à gagner lié au trop peu d'argent demandé par Fatima à une voisine pour la garde de ses enfants).

Dans cette famille, tout est donc compté, jusqu'aux impôts payés indirectement par le biais de la TVA, soit près de 3000 euros pour un an : pour une famille censée ne pas contribuer à l'effort collectif en raison de ses trop faibles ressources, ce montant n'est pas inutile à rappeler (pp. 132-133). Un tableau comparatif des aides publiques est également des plus instructifs, puisqu'il nous apprend qu'en France, une famille comparable aurait obtenu 10536 euros par an, contre 2180 en Espagne (pp. 208 et 233). De tels comptes opèrent de nombreux déplacements sur la façon de percevoir ce genre de populations : chez l'assistante sociale, par exemple (pp. 140-142), qui a, par habitude, augmenté les revenus déclarés (alors qu'ils étaient réels) et qui est étonnée du rôle déterminant de Fatima dans l'économie familiale (alors que de telles familles auraient, selon elle, tendance à donner un rôle passif à la mère) ; mais aussi et surtout, chez le lecteur, chez les membres de ladite famille eux-mêmes et chez les enquêteurs. En quoi cette ethnographie coopérative occasionne bien une expérience au sens fort, mais sans angélisme non plus, puisque tout ne s'en trouve pas pour autant bouleversé : même si elles s'éloignent des stéréotypes, ces personnes sont bel et bien pauvres, et s'auto-évaluent comme telles (p. 231).

Au regard de la portée anthropologique des analyses d'Alain Cottureau et Mokhtar Marzok, trois autres éléments peuvent être pointés. Le premier a trait à un constat univoque (au point de paraître caricatural) : la stricte séparation des sexes dans les relations sociales hors parenté et en dehors du domicile (pp. 299 *sqq.*) – le seul échange mixte observé est celui, contraint par la langue (car Fatima ne parle pas couramment le castillan), entre Mohammed et l'assistante sociale... Cela peut être interprété en référence au modèle de sociabilité actuellement en vigueur en Afrique du Nord, mais aussi en référence à celui de mise très récemment encore en Europe occidentale, particulièrement en Espagne – de sorte que, si les pratiques sociales de Mohammed et Fatima peuvent paraître déphasées, elles n'accusent finalement qu'un « retard » correspondant à une génération. Les auteurs ont la finesse de lier cet état de fait à la question du logement, dans la mesure où il permet de comprendre pourquoi les parents se sentent à l'étroit dans le quatre-pièces pourtant spacieux qu'ils louent. Dans le Rif, en effet, la plupart des maisons (et notamment celle des parents de Mohammed) disposent de deux entrées : l'une pour les activités familiales, principalement empruntée par les femmes et les enfants, l'autre pour l'hospitalité. À la différence du modèle occidental de l'appartement « à une seule porte », la configuration rifaine offre une plus grande liberté aux femmes dans leurs pratiques de sociabilité (elles n'ont pas besoin de négocier une autorisation avec le mari). De plus, dans leur appartement espagnol, Mohammed est obligé de se retirer dans sa chambre quand des femmes viennent rendre visite à Fatima. En somme, l'architecture occidentale « empêche toute vie sociale simultanée des hommes et des femmes » dans le foyer, ce qui entraîne « la localisation contrainte hors du chez-soi familial des activités de sociabilité » (p. 303) : les femmes au parc (avec les enfants autour d'elles), les hommes au café.

Un deuxième élément déterminant, qui découle de ce premier constat, concerne l'éducation des enfants au travers de leurs réseaux de sociabilité (pp. 304 *sqq.*). Sur ce plan, le père de famille rencontre des difficultés avec ses filles, âgées d'une dizaine d'années, par exemple lorsqu'elles font du hip-hop en public, au parc et avec leurs amies, c'est-à-dire sous le chaperonnage de leur mère mais hors du contrôle de leur père. Mohammed dit lui-même qu'elles sont devenues « multiculturelles », ce qui, dans sa bouche et comme le notent justement les auteurs, exprime tout autant sa façon de « tolérer ce qu'il ne comprend pas » et, par là, de pratiquer un certain relativisme culturel, que sa perception de la décence et des manières de se comporter dans l'espace public urbain. Ce problème perceptif, de l'ordre du « choc des *évidences normatives* », traduit un « dépaysement moral » classique des expériences migratoires (p. 306), qui contraste avec la parfaite intégration des enfants, notamment lorsqu'ils clament : « Je suis d'ici » (pp. 326-327).

Enfin, un dernier élément sur lequel je voudrais revenir concerne l'interprétation que font

Alain Cottureau et Mokhtar Marzok d'un autre espace de sociabilité : la mosquée. Après avoir affronté de récents problèmes d'alcool, Mohammed décide en effet de fréquenter la mosquée, comparée ici à une forme de paroisse. Les auteurs la définissent comme l'« espace choisi de rencontres au-delà des connaissances interpersonnelles, ouvert à des anonymes, mais limité au sein d'un périmètre de confiance » (p. 334). Un tel espace public intermédiaire, ni fermé ni ouvert, ne se restreint pas à la mosquée, mais s'étend aux autres espaces de la vie quotidienne, comme celui du marché et des partenaires commerciaux de Mohammed ou celui du parc et du réseau social de Fatima. Éloigné du fameux communautarisme tant fantasmé en France et étape transitoire avant de s'investir dans l'espace public ouvert et son principe d'hospitalité (Isaac Joseph), l'espace public intermédiaire correspond à une phase d'introduction (le « périmètre de confiance »), d'où peuvent émerger et se développer des projets d'avenir collectifs, et dont on peut également se défaire, sans que les liens interrompus ne deviennent pour autant des liens négatifs à la différence du milieu rifain d'origine où cette « liberté de déconnexion des liens » (p. 337) était impossible. C'est donc aussi (sinon surtout) par leur implication dans ces formes de solidarité que la famille de Fatima et Mohammed est bien une famille andalouse.

On pourrait toujours souhaiter davantage de précisions pour parvenir à épuiser ce « *fragment du monde* de la vie sociale » (p. 8, note 1) : par exemple, sur l'économie langagière au sein du foyer et des interrelations (si tous ou presque sont rifains, dans quelle(s) langue(s) se parlent-ils ?) ; ou encore, sur les sociabilités des enfants et celles des femmes du parc (que les enquêteurs ne peuvent que suivre à distance). Mais dans la mesure où leur « tentative d'épuisement », à l'instar de celle de Georges Pérec, ne cherche pas à « se focaliser sur le seul pertinent » mais bien à « recouvrer [une] vie ordinaire fuyante »⁹, alors les deux auteurs sont brillamment parvenus à atteindre leur objectif.

Anthony Pecqueux

¹ Sandra Laugier, « L'ordinaire transatlantique : de Concord à Chicago, en passant par Oxford », *L'Homme*, 2008, 187-188 : 181.

² Par exemple : *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, Paris, Métailié, 1996 ; *La Religion de près. L'activité religieuse en train de se faire*, Paris, Métailié, 2000.

³ John L. Austin, *Écrits philosophiques*, Paris, Le Seuil, 1994 : 144.

⁴ Toujours sur la posture théorique des auteurs, soulignons son caractère pragmatiste ; en témoignent les références à John Dewey, Ludwig Wittgenstein, ou encore à Alfred Schutz. L'inclinaison pragmatiste est notamment claire dans l'attention systématique des auteurs à ne pas réduire les agents sociaux à de purs « activistes » et, ainsi, à les envisager toujours sous l'angle aussi bien actif que passif. Ajoutons par ailleurs que, singulièrement dans ce livre, tous les passages et développements théoriques sont délibérément placés en notes de bas de page – à l'instar de la note 41 (p. 337) sur les suspicions du don : le sociologue ou l'anthropologue soupçonnent généralement toute personne déclarant faire un don d'avoir des motivations cachées (telle une contrepartie intéressée), ce qu'il est souvent bien en peine de démontrer.

⁵ Pour une autre enquête récente renouvelant les travaux sur la famille (à partir d'une posture ethnométhodologique d'analyse de conversation), cf. la thèse de Natalia La Valle, *L'Organisation temporelle des activités dans l'espace domestique. Interactions, matérialité, technologies*, soutenue à l'Université Lyon 2, en 2011.

⁶ Ce qui fait de Fatima une représentante de la multi-activité en milieu populaire (pp. 251 sqq.), alors que cette pratique a jusqu'à présent été essentiellement mise en évidence chez les cadres supérieurs : cf. Caroline Datchary & Christian Licoppe, « La multi-activité et ses appuis : l'exemple de la "présence obstinée" des messages dans l'environnement de travail », *Activités*, 2007, 4 (1) : 4-29 [www.activites.org/v4n1/datchary.pdf].

⁷ Loin de signifier des déficiences alimentaires, les faibles dépenses familiales en nourriture traduisent, au contraire, la spectaculaire efficacité des « bons plans » de Fatima (p. 286).

⁸ Cf. notamment : Stéphane Tonnelat, Michèle Jolé & William Kornblum, « Vers une ethnographie coopérative : trouver sa place dans "la ville en train de se faire" », in Daniel Cefaï & Carole Saturno, eds, *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph*, Paris, Economica, 2007 : 277-291.

⁹ Cf. Sandra Laugier, *op. cit.*